

## L'héritage colonial des Pays-Bas: quarante mille Sud-Moluquois

J.H.W. Veenstra



Né en 1911 à Zwolle (province d'Overijssel). Etudes d'économie, de psychologie, de philosophie et d'histoire de l'art aux universités d'Amsterdam, de Leipzig et de Fribourg-en-Brisau. Journaliste aux Pays-Bas, aux Indes néerlandaises et en Belgique. Puis critique d'art et maître de conférences de journalisme artistique à l'Ecole de journalisme d'Utrecht. Prépare actuellement les biographies d'Eddy du Perron et de Menno ter Braak et collabore en tant que rédacteur et annotateur à l'édition des *Brieven* (Lettres) d'Eddy du Perron, qui comportera dix tomes, dont le premier a paru à la fin de 1977.

Publications: nombreux articles dans plusieurs hebdomadaires et journaux ainsi que dans des revues culturelles, entre autres dans *Vrij Nederland* et *Tirade*; *Diogenes in de tropen* (1947 - Diogène aux tropiques), *D'Artagnan tegen Jan Fuselier*, *Eddy du Perron als Indisch polemist* (1962 - D'Artagnan contre Jan Fuselier, Eddy du Perron polémiste aux Indes néerlandaises).

Adresse:  
Rijksstraatweg 228, Loenersloot (Pays-Bas).

Ces dernières années, six opérations spectaculaires de prise d'otages, faisant treize morts, ont attiré l'attention de l'opinion publique internationale sur le fait que, dans les limites de leur propre territoire, les Pays-Bas sont confrontés à un amer relent de leur passé colonial. Relent qui prend la forme cauchemardesque du fantôme classique à la peau foncée et aux traits exotiques angoissants, surgissant de temps à autre pour semer la terreur et la mort en des endroits où l'on ne s'y attend pas, à savoir dans des ambassades et des consulats, au siège d'une administration provinciale, dans un train transportant des voyageurs innocents et dans une école peuplée d'enfants qui ne comprennent pas ce qui leur arrive. Le Néerlandais, qui chérit sa quiétude et son travail, se voit placé soudain face à ce qui s'appelle, un peu abstraitement, «le problème sud-moluquois». Problème avec des racines remontant à un passé colonial long de trois siècles et demi et qui s'est avéré irrésoluble jusqu'à présent.

Les Sud-Moluquois sont les habitants de la petite île d'Amboine et de plusieurs petites îles environnantes faisant partie de l'Indonésie orientale dans la mer de Banda. On les désignait précédemment par le collectif *Ambonezen* (Amboinois, Moluquois d'Amboine) et c'est comme tels qu'ils acquirent leur réputation initiale en qualité de troupes militaires auxiliaires des Néerlandais colonisateurs. De tous les peuples de l'archipel d'Indonésie, c'est eux qui peuvent faire valoir les liens les plus anciens avec ceux-ci, mais leur prédilection pour la profession militaire remonte à des époques encore plus éloignées de leur histoire. Essayons donc de lever un coin du voile de leur passé historique et de comprendre ainsi pourquoi ces Moluquois d'Amboine, actuellement si turbulents aux Pays-Bas, ne se félicitèrent pas au même titre que les autres peuples indonésiens d'une souve-



précédemment très important que fut Malacca, sur la côte sud de la Malaisie actuelle, les Portugais réussirent même à supplanter leurs concurrents arabes dans ce domaine et, de ce fait, conjointement les commerçants vénitiens. Grâce à l'établissement, en 1522, d'un fort dans l'île de Ternate, une île des Moluques du Nord, ils parvinrent également à mettre sous leur contrôle le lucratif commerce des épices que les Chinois avaient été les premiers à exploiter. Beaucoup plus tôt déjà, en vue de l'exportation, c'étaient précisément les Chinois qui avaient amené les habitants des Moluques à cultiver systématiquement les épices, qui ne se présentaient d'abord que sous la forme de plantes sauvages. Initialement, la culture se développa dans les Moluques du Nord, où il y avait toujours eu des épices, et également dans l'île d'Amboine, où elle fut importée dès le début du seizième siècle. Les clous de girofle y constituèrent pendant plusieurs siècles la principale ressource.

A l'époque, les habitants d'Amboine n'étaient pas des autochtones non plus. Ils étaient originaires de l'île beaucoup plus importante de Céram, située plus au nord et pratiquement inhabitée de nos jours. Ils se mélangèrent avec les Alfours, qui vivaient déjà à Amboine. Au quatorzième et au quinzième siècle, Amboine fut incorporée au puissant royaume de Madjapahit, disparu par la suite, dont la capitale se situait dans la partie orientale de Java. Cet épisode favorisa l'immigration javanaise et un nouveau métissage, tandis que l'islam fut également répandu, à la même époque, à partir de Java.

Plus tard, après avoir été repoussés de l'île de Ternate en raison de leur attitude abominable, les Portugais établirent leur centre commercial moluquois dans l'île d'Amboine. Ils y reprirent le commerce mis sur pied par les Javanais et les Chinois. Ils y propagèrent aussi leur foi - ca-

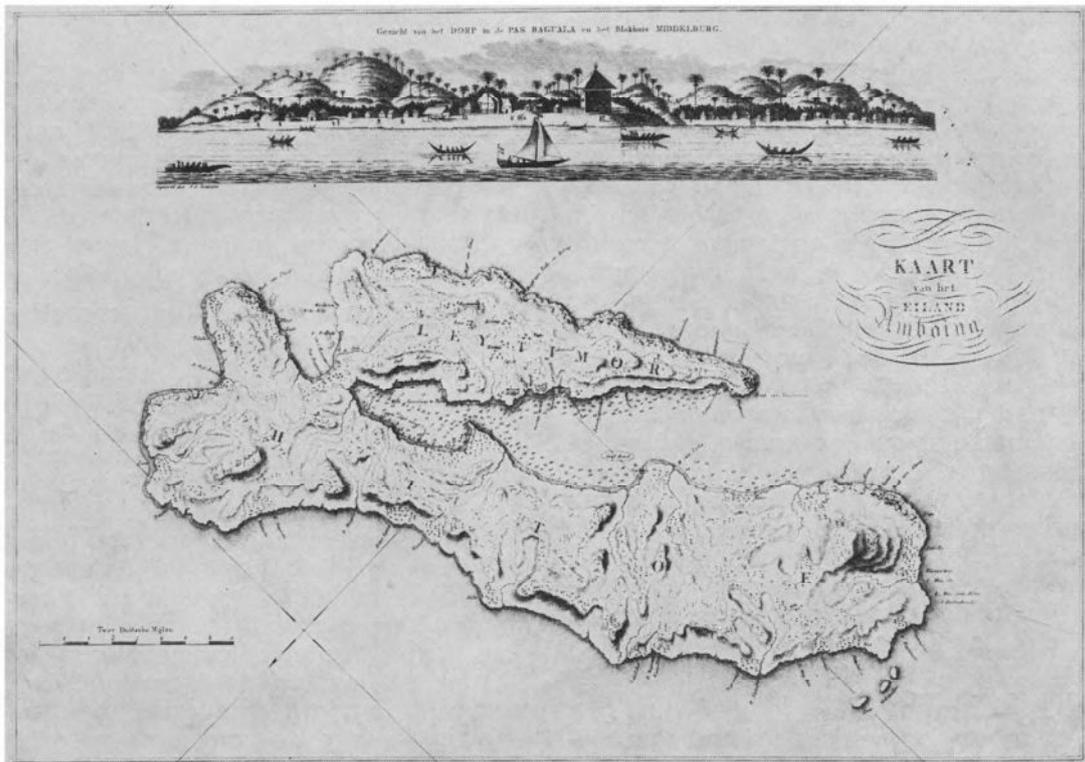
tholique, bien sûr - et le nom d'Amboine devait rester lié à celui du célèbre missionnaire François Xavier, qui, en 1546, séjourna quatre mois à Amboine et dans d'autres îles avoisinantes. Dès cette époque, le christianisme conféra un cachet particulier à l'île, ne parvenant toutefois pas à y supplanter totalement l'islam, qui demeura toujours la religion d'environ la moitié de la population.

Le christianisme acquit un caractère principalement protestant lorsque les Néerlandais vinrent prendre la relève des Portugais dans les îles des Indes orientales. Faute de sens de l'organisation, de finances, d'appui logistique et d'effectifs, le régime colonial portugais n'avait jamais fonctionné efficacement et était sur le point de s'effondrer. En 1580, se disant successeur héréditaire, le roi d'Espagne Philippe II intégra le Portugal à son royaume déjà très étendu sur le plan colonial. Il en résulta notamment que les Néerlandais, qui s'opposèrent à lui dans la guerre de quatre-vingts ans, ne pouvaient plus faire de commerce avec les Portugais, auprès desquels ils s'approvisionnaient en produits asiatiques. Les Néerlandais habitant la partie septentrionale des Pays-Bas, libérée de la domination espagnole, avaient suffisamment développé leur audace et leur sens de l'entreprise, grâce à leur lutte longue et âpre, pour chercher et trouver par eux-mêmes vers 1600, la route des Indes. Les premières initiatives émanèrent de compagnies privées qui envoyèrent un ou plusieurs bateaux en Asie du Sud-Est et partagèrent les bénéfices entre les bailleurs de fonds. Plus tard devait suivre la célèbre *Verenigde Oostindische Compagnie* (VOC), la Compagnie réunie des Indes orientales, qui s'imposa en tant qu'organisme colonisateur et administratif.

Les Néerlandais furent surtout les bienvenus dans les îles Moluques, où la po-

Carte de l'île d'Amboine empruntée à l'«Atlas der Overzeesche Bezittingen van Zijne Majesteit den Koning der Nederlanden» (Atlas des possessions d'outre-mer de Sa Majesté

le Roi des Pays-Bas), édité à La Haye en 1818 (photo Fondation Histoire culturelle des Néerlandais d'outre-mer, Amsterdam).



population était lasse de la mauvaise gestion des Portugais et de leurs pratiques visant uniquement le profit personnel ainsi que des Espagnols, qui avaient entre autres un point d'appui dans l'île de Tidore. C'est à Amboine que les Pays-Bas trouvèrent l'aide qu'ils cherchaient, celle à la fois d'un partenaire commercial et d'un allié. L'autorité suprême de Hitu, l'une des deux presqu'îles formant Amboine, conclut dès 1600 un traité avec les Néerlandais, les autorisant à construire un fort et leur accordant le monopole des fournitures d'épices. En 1600, une Alliance éternelle fut conclue, par laquelle tous les chefs des différents peuples de la presqu'île jurèrent fidélité aux Etats-généraux des Pays-Bas septentrionaux, au prince d'Orange et au gouver-

neur néerlandais sur place. A cette occasion, le monopole néerlandais pour le commerce du girofle fut évidemment reconfirmé. Les Portugais, assaillis de toutes parts, quittèrent peu après les Moluques et se retirèrent à Malacca.

C'est ainsi que les Moluquois d'Amboine devinrent les plus anciens alliés des Pays-Bas dans l'archipel des Indes orientales. Après s'être engagés au titre de troupes auxiliaires dans les rangs des Portugais et des Espagnols, ils marchèrent avec le même enthousiasme sous la bannière des Néerlandais. Cet aspect-là acquit plus de poids lorsque ceux-ci transférèrent leur pouvoir central des îles Moluques à l'île beaucoup plus vaste de Java, avec son ancienne culture hindou-javanaise. Le commerce s'y avérait plus

avantageux et portait sur un assortiment plus varié de marchandises. Java devint le noyau de l'empire colonial qui finit par englober l'ensemble de l'archipel. Initialement, il fut géré par l'administration privée mais semi-officielle de la Compagnie réunie des Indes orientales et, de 1798 jusqu'au transfert de souveraineté, en tant que colonie de l'Etat néerlandais.

Les Moluquois d'Amboine jouèrent un rôle central dans cette expansion et, pour rester dans le vocabulaire colonial, dans la pacification qui s'ensuivit. Ils se posèrent en troupes de choc et de combat disciplinés et extrêmement fiables, qu'on pouvait charger d'actions militaires dans n'importe quel coin de l'archipel. Ils bénéficièrent pendant des siècles d'une position privilégiée au sein de l'armée des Indes orientales. Logés avec leur famille dans les casernes de l'archipel entier, ils furent mieux traités et mieux payés que les autres sections indigènes de l'armée. Il va de soi que peuples et tribus des îles de Java, de Sumatra, etc., ne manquèrent pas de les considérer comme des «collaborateurs» au service de l'occupant. Collaborateurs de plus en plus éloignés de leur sol comme de leurs traditions, puisqu'ils naissaient, depuis nombre de générations, dans l'une ou l'autre caserne et étaient, dès le berceau, destinés à la carrière militaire.

Un autre lien rapprochait encore davantage des Pays-Bas les Moluquois d'Amboine en général et ces militaires de carrière en particulier. Ce fut celui de la religion protestante, à laquelle les Néerlandais surent convertir une partie des habitants de l'île avec autant de zèle que jadis François Xavier. Ceux-ci, sur le plan des mœurs et des habitudes, se tournèrent dès lors davantage vers l'exemple européen. A Amboine, d'influents missionnaires protestants furent actifs et formèrent plusieurs générations d'instituteurs autochtones. Ceux-ci assumèrent

aussi le rôle de pasteur à l'église et finirent par occuper une place particulière au sein de la société et dans la civilisation de l'île. Le résultat fut qu'Amboine acquit en quelque sorte un aspect néerlandais. Le Moluquois d'Amboine, chrétien fidèle, devint une sorte d'objet de culte dans les foyers néerlandais. En outre, le fait que les militaires d'Amboine se lancèrent dans le combat généralement sous la houlette de leurs propres pasteurs ne manquait pas de réchauffer le cœur des patriotes chrétiens. A l'époque, tout album d'images néerlandais consacré à l'histoire des Indes orientales eût été incomplet s'il n'avait pas au moins comporté une photo de l'héroïque soldat d'Amboine, porteur, de préférence, d'une distinction néerlandaise glorifiant le courage dont il avait fait preuve face aux «rebelles».

Tel est l'arrière-plan des événements qui aboutirent, après 1945, à un problème sud-moluquois transféré dans le territoire des Pays-Bas.

Le 17 août 1945, soit trois jours après la capitulation du Japon, Soekarno, le leader nationaliste indonésien que les Néerlandais avaient emprisonné pendant plusieurs années et que l'occupant japonais avait désigné comme son principal conseiller autochtone -, proclama la République indépendante d'Indonésie et s'en fit le président. Les Javanais et Sumatrais applaudirent en grande majorité à cet acte, considéré comme un atout audacieux abattu sur la table de la politique internationale. Dans le cadre de la Charte atlantique venait, en effet, d'être inscrite peu auparavant le droit à l'autodétermination. Ils se qualifièrent de républicains, s'attirant ainsi l'hostilité des Néerlandais, dont la plupart se trouvaient encore dans des camps d'internement.

La proclamation de la République divisa les Moluquois d'Amboine. Certains sou-

La ville d'Amboine en 1718 d'après une gravure illustrant «Oud en Nieuw Oost-Indië» (Les Indes orientales anciennes et nouvelles) de François Valentijn.



tinrent le jeune Etat et allèrent même jusqu'à occuper les postes les plus élevés, notamment celui de ministre. Mais le lien militaire prévalut aux yeux des soldats d'Amboine de l'armée des Indes, qui avaient souvent dû vivre au jour le jour sous l'occupation japonaise. Ils se rangèrent à nouveau sous la bannière de l'Armée royale néerlandaise des Indes en voie de reconstitution. Il est évident que, lorsque les Pays-Bas refusèrent, dans un premier temps, de reconnaître «l'œuvre du Japon et de Soekarno» et entendirent, par la suite, forcer par la violence le respect de plusieurs accords conclus avec l'aide internationale, ils furent très vite disposés à combattre la nouvelle républi-

que par les armes. Les «opérations de police» n'aboutirent à aucun résultat et les Pays-Bas durent finalement se résoudre, en 1949, à transférer officiellement la souveraineté à une institution s'appelant les Etats-Unis d'Indonésie, dont la naissance fut également loin d'être commode. Mais la faute en incombait bel et bien aux Pays-Bas. Et bien qu'à ce moment-là personne ne s'en doutât, ils auraient, à long terme, à en subir les séquelles! L'Etat indonésien fédéral était un enfant mort-né. Il avait été conçu par des Néerlandais et par un petit nombre d'Indonésiens favorables, depuis toujours ou pour des raisons de tactique, aux Pays-Bas ou qui redoutaient la prédominance des Ja-

vanais dans un Etat unitaire. Mais il avait été conçu conjointement comme un instrument de lutte contre la République. Cet instrument fabriquait sans cesse, là où le permettait la situation militaire, des Etats fédérés au sein desquels furent persécutés ou passés par les armes les partisans de la République. De ces événements, l'action menée par un corps de troupes spéciales commandé par le tristement célèbre capitaine Westerling, devait, par la suite, retenir la plus grande attention et provoquer le plus de commentaires. Dans le sud de Célèbes, sur une île actuellement appelée Sulawesi, faisant partie, à l'époque, de l'Etat fédéral d'Indonésie, elles procédèrent, en 1947, à une «épuration» des partisans de la République en faisant descendre, sans la moindre forme de procès, des dizaines de milliers de citoyens. Le ministre de la Justice de l'Etat fédéré en question était le Moluquois d'Amboine Soumokil. Sans la moindre protestation, il avait laissé perpétrer ce massacre basé sur la loi martiale et auquel avaient participé de nombreux Moluquois d'Amboine.

En février 1950, peu après le transfert de la souveraineté, Soekarno, par décret présidentiel, supprima tous les Etats fédérés et proclama l'Etat unitaire d'Indonésie. L'armée républicaine devant, bien entendu, servir d'instrument de l'ordre dans l'ensemble de l'archipel, les troupes centrales débarquèrent donc au Célèbes du Sud au mois d'avril de la même année. Soumokil partit pour Amboine, où il retrouva des compatriotes fraîchement arrivés, ayant servi dans les rangs de l'Armée royale néerlandaise des Indes et dans le corps des troupes spéciales. A la fois contraint et couvert par ces militaires, Soumokil proclama la République indépendante des Moluques du Sud. Il invoqua le droit à l'autodétermination qui figurait dans la Constitution indonésienne. Ce fut un geste vain, car

ce droit était réservé aux seuls Etats fédérés. Or, Amboine n'était qu'un *daerah*, c'est-à-dire une partie d'un Etat fédéré bénéficiant d'un statut impliquant une certaine autonomie, accordée à des territoires à population plus ou moins homogène.

La population d'Amboine ne prit guère au sérieux cette proclamation forcée d'une république sud-moluquoise. Lorsqu'au mois de novembre, les troupes républicaines centrales occupèrent Amboine sans rencontrer de forte résistance, Soumokil et ses «ministres» s'enfuirent vite dans l'île de Céram. Soumokil y poursuivit la lutte en guérillero entouré d'une petite troupe de fidèles jusqu'à ce qu'il fût arrêté en 1963 et exécuté trois ans plus tard pour cause de rébellion. L'un de ses ministres, l'ingénieur en service néerlandais Manusama, arriva aux Pays-Bas en passant par la Nouvelle-Guinée. Il y devint le chef de ce qui fut appelé «le gouvernement sud-moluquois en exil», gouvernement hostile à la République indonésienne et qui prit sous sa protection un groupe de militaires d'Amboine arrivés entre-temps aux Pays-Bas.

Ceux-ci étaient pour la plupart des chrétiens d'Amboine, qui avaient refusé, en 1950, de passer de l'Armée royale néerlandaise des Indes dissoute à l'armée centrale, où se firent cependant enrôler vingt-six mille autres militaires indigènes de l'ancienne armée coloniale. Le groupe de réfractaires se composait essentiellement de troupes de choc et de combat, qui avaient été avancés comme des pions néerlandais lors des tentatives de renversement par les armes de la République d'Indonésie. Ils invoquèrent le droit, prévu par leur contrat de service, d'être démobilisés sur le territoire néerlandais. Le gouvernement néerlandais, invoquant les circonstances de l'époque, contesta la validité de cette disposition, mais les militaires sud-moluquois obtinrent gain de

*Amboine à vol d'oiseau d'après un tableau anonyme du dix-septième siècle (1617 - Musée national d'Amsterdam).*



cause à l'issue d'un procès qu'ils avaient engagé contre l'Etat auprès du Conseil supérieur des Pays-Bas. L'Etat fut obligé de transporter et d'accueillir quatre mille d'entre eux avec leur famille et se vit confronté, dès 1951, à une minorité assez turbulente. Une minorité formée par des Asiatiques à la peau foncée, s'appelant dorénavant Sud-Moluquois et prétendant toujours se préparer à un retour vers l'Etat indépendant dont ils continuent de rêver. Ce rêve, les Sud-Moluquois vivant dans les îles pour leur part, l'ont pratiquement abandonné. Ceux qui vivent aux Pays-Bas devinrent un groupe de déracinés pleins d'amertume, s'agglutinant initialement dans des baraquements négligés, pour être transférés, après quelque temps, dans des quartiers de Sud-Moluquois dispersés à travers le pays. Car ils tiennent absolument à rester groupés dans leurs familles et clans traditionnels, ayant leur propre structure hiérarchique et disposant de services d'ordre qui n'ont été interdits qu'assez récemment. Ils re-

doutent l'intégration au peuple néerlandais, ou plutôt l'assimilation progressive avec celui-ci, sort qu'ont subi les Indo-Européens, autre groupe ayant fui à l'époque l'Indonésie par crainte des pressions qu'eût pu exercer Soekarno.

Les Sud-Moluquois des Pays-Bas luttent pour une cause sans issue. Le groupe initial de douze mille personnes en compte aujourd'hui quarante mille, grâce à leur capacité de reproduction traditionnellement élevée. Des générations entières ont vu le jour sous le ciel gris des Pays-Bas et ignorent tout de leur pays d'origine. Ce sont précisément ces jeunes-là qui éprouvent le plus de difficulté à saisir, dans ses proportions exactes, la réalité sud-moluquoise. Ces dernières années, ce sont eux qui, avec des armes qui leur ont été fournies clandestinement, ont réussi à mettre sur pied les prises d'otages entraînant la mort de plusieurs personnes tant parmi les victimes innocentes que dans leurs propres rangs. Les Sud-Moluquois

*Manusama aux Pays-Bas.  
Parti de la Nouvelle-Guinée, il y arriva en 1953.*



voient surtout en ces activistes des héros qui luttent et souffrent pour leur idéal, mais chez la population néerlandaise leurs actes provoquent la répulsion, voire la haine. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ses réactions racistes quelquefois répugnantes. Le plus triste, c'est que des opérations de ce genre, déplorées à chaque fois ouvertement par le gouvernement sud-moluquois en exil, nuisent plus à la cause défendue qu'elles ne contribuent à résoudre le problème.

Que peut entreprendre le gouvernement face à ce problème devenu insoluble? Les Pays-Bas ne sont plus le tuteur sage, veillant toujours de loin, des Indonésiens, rôle qu'ils croyaient encore jouer en 1949, lorsque fut projetée, concomitamment avec le transfert de souveraineté, la création d'une Union néerlandaise-indonésienne. Egalement en vain, et de manière analogue, la France avait essayé de faire la même chose avec l'Indochine. Cette

union demeura un château de cartes que Soekarno, de plus en plus irrité par le conflit autour de l'île de la Nouvelle-Guinée non transférée par les Pays-Bas, balaya d'un seul geste en 1954. Ayant pu, par la suite, renouer de bonnes et même de cordiales relations avec les autorités indonésiennes, le gouvernement néerlandais n'entrevoit aucun motif de gâcher ses contacts difficilement rétablis en soutenant officiellement les aspirations des Sud-Moluquois. Après nombre de déclarations vagues et de tergiversations, il a attendu jusqu'en 1978 pour déclarer formellement qu'il ne pouvait leur apporter cet appui. En outre, il a précisé que, contrairement à ce que l'on a suggéré quelquefois du côté sud-moluquois, il n'a jamais pris l'engagement de le faire.

Pour le reste, les Sud-Moluquois doivent à peine compter sur l'aide étrangère. Seul le petit Etat africain de Bénin les a reconnus par l'un ou l'autre curieux ha-

sard. Mais personne ne sait de quel «gouvernement» il s'agit exactement, car ces relations ont été nouées par un président en exil, rival de Manusama, à savoir l'ancien sergent-major Tamaela, qui pouvait ainsi se procurer une résidence dans l'immeuble des Nations unies à New York et se promouvoir au grade de général, dont il arbore les insignes. Tamaela vient de mourir récemment, et ce groupuscule, qui parie sur l'étranger, semble maintenant tout à fait perdu.

Parmi les jeunes qui se radicalisent, d'aucuns ont opté pour le mouvement du quart-monde. D'autres voient leur salut dans des mouvements d'extrême gauche qui appellent à la révolution mondiale. Quelques petits noyaux d'intellectuels récemment constitués ont enfin compris qu'un Etat sud-moluquois indépendant est une chimère. Il y a plus: à supposer que l'on puisse mettre sur pied cet Etat-là, les Nord-Moluquois, qui leur sont géopolitiquement apparentés mais qui ne s'intéressent pas à cette forme de souveraineté, en demeureraient exclus, et le reste, c'est-à-dire la petite île d'Amboine et les îles environnantes, apporterait tout au plus un million d'habitants. Dans l'ensemble de l'Etat de l'archipel et noyé dans les cent trente-cinq millions autres Indonésiens, ce mini-Etat ne serait pas viable du point de vue économique et, pour des raisons d'ordre stratégique, tomberait sous la coupe d'une puissance ennemie.

L'unique solution consisterait à ce que les Moluquois en exil se rendent compte qu'il est dans leur intérêt de parvenir à un accord avec les autorités indonésiennes. A l'intérieur des frontières de l'Etat indonésien, et disposant d'une certaine autonomie déjà prévue par la Constitution indonésienne, ils pourraient, grâce à leur science et expérience acquises en Europe, rendre de précieux services à leur patrie. En effet, ces Moluquois ont

en général l'esprit curieux et studieux et sont énergiques et disciplinés. Et surtout, ils méritent plus et mieux que ce qui est devenu leur sort actuel: languir dans des ghettos, se livrer, poussés par l'amertume, à des actes de désespoir et, si ceux-ci s'avèrent être des crimes, passer de longues années en prison. C'est dans le sens indiqué plus haut que les Néerlandais pourraient et devraient diriger les Sud-Moluquois, ce qu'omettent de faire certains milieux qui, pour des motifs d'ordre religieux et politique, les soutiennent et les encouragent toujours dans leur poursuite du rêve d'un avenir irréalisable, jadis lié naïvement à une erreur historique depuis longtemps condamnée ailleurs.

*Traduit du néerlandais par Willy Devos.*